

TRADUCTION(S) ET POESIE EN VUE D'UNE POIETIQUE DU PASSAGE LITTERAIRE

Maria Cristina Pîrvu El Ouardi

« *Comment appeler le traducteur ?
Tu l'appelleras le vagabond des écumes.* »
(Michel Butor, *Frontières*)

La traduction **est** poésie – voilà l'idée en faveur de laquelle notre intervention veut plaider. L'acte de traduction est fait de plusieurs gestes et attitudes qu'on retrouve dans l'instauration du poème. Le passage d'un « texte de base » vers un « texte-cible » est un faire littéraire qui ressemble beaucoup à la création poétique.

Traducteur du Virgile, Paul Valéry souligne la relation étroite entre les deux conduites créatrices :

J'eus devant mon Virgile, la sensation (que je connais bien) du poète au travail [...] ce sont toujours, au fond, les mêmes problèmes, c'est-à-dire les mêmes attitudes : l'oreille intime tendue vers le possible, vers ce qui va se murmurer « tout seul », et murmuré redevenir désir ; le même suspens et les mêmes précipitations verbales [...]¹.

Poète et traducteur, Paul Valéry écrit ces lignes en poéticien : il s'intéresse au *travail* par lequel l'œuvre poétique (ou la traduction) vient au monde, et à ses implications psychologiques (« problèmes, attitudes »). Dans la traduction d'un texte, il se produit une certaine appropriation de celui-ci (« mon Virgile ») ; l'œuvre de *l'autre* essaie de se faire *sienne*, sa traduction est une reprise des étapes qui ont mené à son instauration – dans la proximité d'une même œuvre, on part de nouveau à la recherche de l'expression et de l'« inspiration » (« l'oreille intime tendue vers le possible »), le « désir » d'œuvre naît une deuxième fois, avec cet auteur second qui est son traducteur (« et murmuré redevenir désir »), etc.

Dans une perspective similaire, l'intention de notre étude est de démontrer, à partir d'un corps de cinq définitions du faire poétique, l'appartenance de la traduction à la famille de la Poésie (au sens d'instauration de la poésie).

Elle s'appuie sur un essai d'approche phénoménologique de la traduction en français du poème *Vedere în acțiune* de Nichita Stănescu : le cheminement entre le roumain et le français, entre un poème et le possibilité d'un autre, sera accompagné d'un regard poétique qui pourrait surprendre sa nature profondément poétique.

Nous commençons avec la présentation du texte d'origine et de sa possible traduction en français :

Vedere în acțiune

Am început să înțeleg că ceva

în ceea ce știu
În mine e un ochi
Înlăuntrul meu

Până nu-mi zdrențuiesc trupul
În planete,
El nu-mi va atrage viața
La sine.

Și chiar dacă mă spinteci,
El,
ochiul dinlăuntrul meu,
nu va curge în afară.

Strig : Da!
El este vederea în acțiune.
Nu are trup decât de jur
Împrejurul lui.
Acționează înlăuntru, mai ales
Înlăuntrul său însuși

Are caracter abstract, –
deși pot bea apă peste el,
apă cu pești
cu străfund de mare
cu țărm,
cu dealuri, cu munți
la marginea câmpiei,
cu nori plutind în aerul acela...

Strig: Da!

Vue en action

J'ai commencé à comprendre quelque chose de ce que je sais
En moi, il y a un œil à l'intérieur de moi

Avant que je ne mette mon corps en lambeaux-planètes, il n'attirera pas ma vie chez soi.

Et même si l'on m'éventre. Lui, l'œil du dedans, ne va pas s'écouler dehors .

Je crie : Oui !
Il est la vue en action.
Il n'a pas de corps que tout Autour de soi.
Il agit à l'intérieur, surtout
À l'intérieur de soi même.

Son caractère est abstrait, –
Même si je peux boire de l'eau au-dessus de lui,
de l'eau aux poisons aux tréfonds de mer au bord de mer,
aux collines, aux montagnes à la limite de la plaine,
Aux nuages flottant dans l'air...

Je crie : Oui !

Ochiul acesta nu se elimină.
El este vederea
în acțiune.
Ea vede. Eu sunt orb. Ea vede.
El e înăuntrul meu,
și dureros și mișcător.

El e abstract, atât de abstract
Încăt
Existența mea concretă
Trece printr-un mare pericol.

El fără mine însă
nu există.
Eu fără el par a exista.

El e în mine.
Nu se vede.
E în acțiune².

*Cet œil ne s'élimine pas.
Il est la vue
En action.
Elle voit. Je suis aveugle. Elle
voit.
Il est à l'intérieur de moi,
Et douloureux et mouvant.*

*Il est abstrait, si abstrait
Que
Mon existence concrète
Traverse un grand danger.*

*Il n'existe pas, pourtant,
Sans moi.
Je semble exister sans lui.*

*Il est en moi.
On ne le voit pas.
Il est en action.*

Pour obtenir un minimum nécessaire de clarté, nous ne notons les variantes de traduction qu'au fur et à mesure que nous avançons dans leur analyse poétique, guidée par un nombre de tentatives significatives de circonscrire le phénomène poétique :

1. *Le vers, cette hésitation prolongée entre le son et le sens*³

Le poème ne se construit pas seulement *par une hésitation prolongée entre le son et le sens*, mais par une hésitation généralisée ; le poète *hésite* entre le langage et le silence, entre un mot et un autre, entre une mise en page et une autre, etc. Faire de la poésie, c'est *hésiter* ; il y a dans la naissance du poème une oscillation primaire, un tremblement du premier pas qui risque sans cesse d'en être le dernier, un perpétuel tâtonnement du recommencement.

Le traducteur hésite toujours entre ses variantes, entre la fidélité envers « le sens » et la fidélité envers « le son » du texte à traduire. La traduction du poème roumain *Vedere în acțiune* pose des problèmes dès le titre – le mot roumain « *vedere* » nomme la faculté de voir, d'où la possibilité de le rendre par le français « vue » qui déclenche une ambiguïté inexistante dans la langue d'origine. En français, l'homonymie du substantif « vue » et de la forme de féminin du participe passé du verbe « voir » engendre une ambiguïté dans le titre du poème que seule la lecture du texte entier pourrait résoudre. Une autre variante de traduction du « *vedere* » tente de récupérer la valeur particulière que cette forme grammaticale possède en roumain – « *vedere* » est l'infinitif long du verbe « *a vedea* » (v. le lat. *video*, *videre*) et son statut double de forme verbale et de substantif lui confère un véritable titre de noblesse dans sa langue⁴. Faute d'un correspondant direct dans la langue cible, la spécificité de « *vedere* » pourrait être suggérée par « le voir », forme qui rend le sens d'action qui existe dans le poids sémantique du mot « *vedere* ». Son désavantage se manifeste dans la deuxième partie du poème, quand le jeu sur la différence de genre devient significatif : « *Ea vede. Eu sunt orb. Ea vede* »/ « Elle voit. Je suis aveugle. Elle voit. ». La variante « le voir » perd le féminin du nom « vue » que la forme « elle » évoque, peut-être, dans ce vers.

Si l'on choisit comme titre juste *Voir en action*, on maintient le même déficit.

De telles hésitations marquent tout le parcours de la traduction. « Comprendre quelque chose » ou « comprendre un petit peu » ? Il y a une différence de degré entre « ceva » et « câte ceva », mais « un petit peu » est trop dépréciatif dans ce contexte. « Déchirer » ou « mettre en lambeaux » ? « Je crie » ou « je m'écrie » ? « Si abstrait » ou « tellement abstrait » ? Pour des raisons de *son*, on choisit la forme la plus rapide, « si ». « Il ne se voit pas » ou « on ne le voit pas » ? etc.

L'impératif d'une forme unique qui reflète la forme initiale du poème oblige le traducteur à trancher net entre les variantes qui le hantent, et ainsi les hésitations ne laissent pas (trop) de traces dans l'expression finale de son travail. Leur rôle est pourtant primordial dans le développement de son faire : la multiplicité des voies à suivre traduit la lecture plurielle qu'il fait du texte, sa maîtrise des instruments offerts par le langage, mais aussi (et surtout) un certain état d'esprit qui explique la densité de son travail.

A part toutes ces hésitations ponctuelles auxquelles l'expose la confrontation avec le texte et le langage, le traducteur vit toujours une hésitation première qui définit l'attitude envers son travail : on hésite entre le texte à traduire et sa traduction. Est-ce qu'il est possible de traduire l'œuvre en question? Doit-on le traduire ? Qu'est-ce qu'on peut en traduire ?

Traduire **ou** ne pas traduire ?

2. *J'appellerai retrait un mouvement typiquement poétique. [...] La poésie est ce qui tourne [...]*⁵

Il y a le retrait comme refuge, comme échappée, et il y a le retrait comme répétition. La traduction ne vit pas sur le même plan avec l'œuvre d'origine, elle se retire du cadre de la création

première, elle est *une autre* œuvre. Son retrait est visible dans ce « reste » que l'acte de traduction laisse derrière lui, c'est sa « trahison » par rapport au texte d'origine.

La version française ne peut pas rendre ces formules différentes de l'intériorité qui existe dans la langue roumaine, dans ses ressources archaïques et poétiques que le poète exploite dans sa *Vedere în acțiune* : « în mine », « înlăuntrul », « dinlăuntrul ». Il y a beaucoup d'éléments qui échappent à la traduction, qui se retirent de la traduction, mais on peut envisager l'acte de traduction lui-même comme un retrait du monde des œuvres proprement-dites dans un circuit de l'intermédiaire, dans un espace littéraire particulier qui mérite bien une étude détaillée (il serait très intéressant d'analyser des textes de traduction dans la lumière de l'écriture du texte d'origine, de l'auteur d'origine, et de l'écriture du traducteur telle qu'elle se manifeste dans les livres dont il est lui-même l'auteur – la plupart des traducteurs sont aussi des écrivains à part entière).

La poésie est ce « qui tourne ». Si elle vit par la force du *versus*, la traduction elle aussi connaît le chemin de retour et de la reprise. Le traducteur revient sur certains de ses choix, grâce aux contraintes ultérieures qu'il découvre dans le texte à traduire ; « voir en action » aurait eu, en tant que titre, une sonorité plus intéressante, mais il n'aurait pas attiré l'attention sur cette présence féminine qui habite le poète : *la vue* – « Elle voit. Je suis aveugle. Elle voit. » Une fois arrivé à ce vers, le travail de traduction doit revenir au titre et retenir la variante *Vue en action*. De même pour la dernière strophe ainsi que pour l'avant- dernière strophe : on peut changer de topique pour respecter les structures françaises et traduire « însă » par un « mais » en tête de phrase ; « Mais il n'existe pas sans moi ». La dernière strophe insiste quand même sur le contraste il/ je, les deux pronoms ouvrant des vers et des phrases ; « eu fără el par a exista./ El e în mine » ; l'accent tombe sur ces éléments pronominaux, donc il faut revenir

dans l'avant- dernière strophe et respecter la topique roumaine par le détour du « pourtant » : Lui, sans moi, pourtant, il n'existe pas/ Il n'existe pas, pourtant, sans moi.

**3. *La Poésie est l'expression des hauteurs du langage.*
[...] *La poésie est établie sur le mot ; sur la tension organisée entre les mots, c'est le « chant » [...]*⁶**

Les « hauteurs du langage » est un syntagme qui ne dit pas seulement la noblesse de l'expression poétique, mais surtout les dangers et les risques qu'elle court. La poésie n'est pas une activité « jolie » ou sereine, elle réclame le dur combat d' « une absolue création »⁷.

Parfois les audaces du traducteur s'installent dans une telle zone de haut risque. Comme le poète, le traducteur franchit certaines limites et propose une variante telle : « Avant que je ne mette mon corps/ En lambeaux-planètes » là où le texte roumain avait : « Până nu-mi zdrențiesc trupul/ în planete ». La variante du verbe « déchirer » pour « a zdrențui » semble respecter davantage la structure des vers roumains, mais le verbe « déchirer » ne rend pas la force du mot roumain formé à partir du nom « zdreanță » (« lambeau »). Le groupe verbal « mettre en lambeaux » impose au traducteur d'écrire un vers tel « en lambeaux-planètes », ce qui explicite trop, mais crée de la poésie par l'inattendu de la juxtaposition.

4. *Mettez le lieu commun en place, nettoyez-le, frottez-le, éclairez-le de telle sorte qu'il frappe avec sa jeunesse et avec la même fraîcheur, le même jet qu'il avait à sa source, vous ferez œuvre de poète*⁸.

Cette définition correspond à un certain désir qui anime la poésie et qui est le désir du « simple », mais elle évoque aussi le travail sur le cliché qui retrouve, ainsi, sa force d'expression.

La traduction illustre à merveille le premier cas : elle doit éviter les complications inutiles et chercher toujours les variantes qui respectent le plus le texte d'origine, qui se tiennent à la lettre et à l'esprit du texte, car « c'est lui qu'il faut rendre ». Le style du traducteur ne doit pas oblitérer le style de l'auteur.

Ainsi, la traduction ne s'acharnera pas à rendre le texte « encore plus poétique », sa haute mission est de le restituer dans l'intégralité de sa poésie. Pour « *vedere în acțiune* », on ne doit pas se préoccuper de la trop grande ressemblance entre « *en action* » et « *în acțiune* », car le calque n'est pas opéré par le traducteur, il existe dans la langue. On ne doit pas interroger des variantes comme « *la vue qui agit* » ou « *l'agir de la vue* » ou « *l'action de la vue* », etc., quand « *en action* » existe déjà.

La traduction est capable de récupérer les lieux communs par une nouvelle mise en contexte. Dans les vers « *existența mea concretă/ trece printr-un mare pericol* », la traduction se heurte à des phrases telles *traverser des périodes difficiles, passer des épreuves, courir des dangers*. Ses contextes figés dans le bon usage de la langue seront travaillés par la traduction, qui dans son effort de se tenir le plus possible au texte, forgera un vers tel « *traverse un grand danger* ». La traduction doit accomplir la mission de la poésie, qui, dans la vision de Rimbaud, est celle de « *trouver une langue* ». La langue cherchée par la traduction doit respecter les systèmes de la langue cible et de la langue de base, mais aussi l'acte de parole représenté par le texte en question. Déterminée par ces paramètres singuliers, cette langue sera, elle aussi, singulière.

5. *[la poésie] est action, elle est passion, elle est puissance, et novation toujours qui déplace les normes [...]*⁹

Ce double caractère de passion et action subsiste dans le cas de l'acte de traduction : la traduction franchit des limites (comme celles de la langue, par exemple), mais elle reste toujours assujettie au texte de base.

Le poème roumain évoque le bord de la mer et le bord de la plaine par des mots spécifiques : « *țărm* », « *margine* ». Dans les contextes donnés, la langue française a le nom « *bord* ». La traduction subit la loi du texte de base et *agit* sur la langue cible, en force les limites par l’invention d’une « *limite de la plaine* ». Le traducteur s’efface derrière l’auteur, comme la poésie qui « *se forme et se communique dans l’abandon le plus pur [...]* »¹⁰.

Traduire la poésie est une activité qui frise l'impossible ; les grands poètes sont ceux qui appartiennent à leurs langues. La poésie ne rejette pas pourtant la traduction : *la traduction est poésie*, car elle se construit selon le modèle dont la poésie se crée. *La traduction* rencontre *la poésie* dans son *faire* même : elle touche à son cœur. Entre deux langues, entre deux textes, entre deux consciences, la traduction a toute la fragilité et la force du *passage*. A son tour, la poésie *traduit* des états, des rythmes, des signes du monde. Il serait difficile de dire laquelle marche dans les traces de l’autre : *êtres du passage*.

NOTES:

¹ Paul Valéry, in Serge Bourjéa éd., *Génétique et traduction*, L’Harmattan, Paris, p.5.

² Nichita Stănescu, *Ordinea cuvintelor* versuri (1957-1983) vol.II, Cuvânt înainte de Nichita Stănescu, Prefață, cronologie și ediție îngrijită de Alexandru Condeescu cu acordul autorului, Editura Cartea Românească, București, 1985.

³ Paul Valéry, *Cahiers IV*, Gallimard, Paris, p.782.

⁴ Constantin Noica, *Cuvînt împreună despre rostirea românească*, Humanitas, București, 1990.

⁵ Arnaud Villani, *Poétique du retrait*.

⁶ Pierre-Jean Jouve, *En Miroir*.

⁷ Idem.

⁸ Jean Cocteau, *Le secret professionnel*.

⁹ Saint-John Perse, *Allocution au Banquet Nobel du 10.12.1960*, Gallimard, Paris, p.244.

¹⁰ Paul Valéry, *Préface de l’Anthologie des poètes de la NRF*.